

Tours dans son sac

Goût Quelle vie inventer lorsqu'on a la fibre voyageuse, l'œil perçant et la main ouvrière? Nina Raeber a choisi de détourner des matériaux quotidiens, en dessinant des sacs «équitables» dans les toiles d'emballage des marchés cambodgiens

Florence Gaillard

«Qui pourrait bien avoir envie d'un truc pareil?» ils lui ont dit. Poils, oui, mais le regard sceptique et désolé. «Ils», ce sont des tailleurs cambodgiens dans un atelier de vêtements et d'accessoires en soie. La soie est leur bien précieux, leur fierté; celle du Cambodge est particulièrement belle. Et, en face d'eux, débouquée d'on ne sait où, cette jeune femme blanche avec des yeux très bleus, qui veut qu'on lui produise des sacs taillés dans du plastique à trois riels? Elle insiste, elle est venue avec des dessins précis, elle indique l'emplacement des poches et des coutures dans une langue étrangère. Alors ils finissent par le lui coudre, son sac.

Elle ne cherche pas à vendre des cabas charitables, mais des sacs gais, drôles, exotiques, solides, inventifs

Elle ne savait pas encore la détermination de Nina Raeber. Ni qu'elle n'en était pas à son premier bricolage. Ni que le mode a des raisons que la raison ne connaît pas. Ni que le choix du sac à main dit presque autant sur un pays que l'état d'un PIB: ainsi, aucune femme cambodgienne ne porterait un sac en bâche d'emballage; ça ne brille pas, ce n'est pas élégant. Bref, ça fait pauvre. Autant transporter ses affaires dans un sac-poubelle. Mais Nina connaît la géopolitique complexe du goût. A Lauzanne, où elle a grandi, ses contemporains ont bien adopté les sacs Freitag, produits suisses aisément identifiables et néanmoins taillés dans des bâches. A Genève, où elle s'est formée comme bi-

joutière aux Arts appliqués, Nina Raeber avait déjà la manie de vouloir faire du beau avec du trivial: des matériaux de presque rien qu'elle vieillissait, trossait, détournait pour proposer des bijoux contemporains qui investissent dans la poésie plus que dans les métaux précieux. Par la suite, elle les réapprendre ses classiques chez des touristes du Burkina Faso. Puis atterrit au Cambodge un peu par hasard, au bras de son amoureux, architecte aux semelles de vent, engagé pour dessiner l'aéroport de Phnom Penh. Tous deux se passionnent pour ce pays. «Difficile à expliquer pourquoi précisément», dit la styliste. Ça va de la nourriture au bonheur du kitch asiatique. Surtout, j'aime l'échelle du Cambodge. Tout y est à taille humaine.»

Un bébé et quelques allem-retours plus tard, elle trouve en 2003 un filon adapté à son envie d'invention, en se penchant sur les marchés. Ces grosses toiles qui emballent les kilos de riz, de sucre ou de lentilles, qui inscrivent dans un autre alphabet les matières et les provenances, avec des orange-vif, des bleus-ros, des tournois et des dragons, ne méritent-elles pas une nouvelle vie?

Si Nina Raeber a conçu tout ce qu'il y a d'accessoire imaginable en toile d'emballage asiatique. Des bobs, des bérets, des cabas. Jusqu'à trouver les formes et les finitions qui lui conviennent. Priorité esthétique et utilitaire pour les pièces uniques de coll'port, sa marque. Quand on la questionne sur l'atelier cambodgien qui la fournit, géré par une ONG qui rapatrie dans le monde du travail des femmes sans ressources, elle acquiesce, mais n'en fait pas un argument: «C'est la moindre des choses de faire travailler des gens dans des conditions normales. A la limite, on ne devrait pas parler de mes choix éthiques tellement ça va de soi.»

Nina, l'énergie frondeuse, ne veut donc pas vendre des cabas charitables, mais des sacs gais, drôles, exotiques, soli-



Nina Raeber: je pars du principe que ce qui me plaît à moi plaît à d'autres. > GENÈVE, 25 AOÛT 2006

des, inventifs. «Je pars du principe que ce qui me plaît à moi plaît à d'autres.» Bing: elle a écoulé sept mille objets depuis son premier sac vendu à Genève en 2004. Des besaces, des trousseaux, des chapeaux, des portefeuilles et, plus récemment, des cadènes – meilleurs amis du commiser des villes –, que des boutiques suisses, françaises, canadiennes ou italiennes lui commandent.

A Phnom Penh, Nina a donc tenu tête. Dessiné, retailé avec ce sens pratique

qui semble chez elle un génie supplémentaire. De retour en Suisse, Nina Raeber a appris – et apprend toujours – plusieurs métiers en vrac: «Je suis désormais comptable, spécialiste en droits de douane, gestionnaire de stocks, livreur...» ironise la créatrice, qui rêve du jour où elle pourra revenir entièrement à la conception et laisser à d'autres les questions commerciales. Son challenge – pour parler entreprise –, «c'est de trouver des distributeurs en Europe, et d'avoir un

jour un salaire. Pour le moment, j'ai de l'espoir...» Pas que de l'espoir, aussi des rêves à plus long terme: «Éditer les objets d'autres créateurs, créer moi-même; sillonner le monde et développer de l'artisanat à la fois éthique et concurrentiel.»

Objets coll'port, en vente par exemple dans les boutiques Reihazar à Virey, Délic à Mèrigny. Liste des points de vente et contact sur www.collport.com